

FRANÇOIS BONIN

LOUIS

Nouvelle

1

Je viens de perdre mon emploi à la librairie Reno-Bré de Drummondville alors que j'y travaillais depuis trois ans; je suis une autre victime de l'évolution numérique de notre société, qui ne fait pas de quartiers avec les techniques du passé. Le livre est lourd, encombrant et coûte cher à produire, sans parler de la distribution; alors achetez-vous des tablettes et des liseuses, si vous voulez encore lire, semblent nous dire les producteurs. De toute façon, paraît-il que la lecture intéresse de moins en moins les jeunes, qui préfèrent les jeux et les frivolités des réseaux sociaux.

Je viens d'avoir vingt-huit ans et j'ai fait mon cégep à Drummondville en sciences humaines, option philosophie. Que de belles idées j'ai ingurgitées, que de beaux principes j'ai assimilés!! Heureusement la vie m'a ramené sur terre, car rêver ne nourrit pas beaucoup. La preuve, je suis sans emploi actuellement, malgré mon diplôme qui faisait tant plaisir à ma mère et l'envie de ma jeune sœur.

J'ai pensé, après un secondaire effectué à Saurel, que la philosophie donnerait un peu plus de sens à ma vie, non pas que mes études ne donnaient rien, mais ma vie un peu trop superficielle a failli provoquer une régurgitation de gadgets inutiles, alors que le modèle parental poussait à l'autre bout.

Mes parents présentaient une unité factice où ma mère s'échinait à travailler chez Walmart, pour faire vivre la famille, alors que mon père magouillait. Je dis famille, car ma sœur, Louise, de trois ans ma cadette, était destinée à un brillant avenir; ça se voyait, elle était studieuse et appliquée alors que moi, j'étais un peu rêveur et passablement compliqué. En fait, ce n'est pas moi qui est compliqué mais bien la vie.

Mes années de cégep n'ont fait que me mêler davantage et j'étais heureux lorsqu'à vingt-deux ans, je quittai cet établissement qui n'avait pas rempli ses promesses de faire de moi, un homme accompli qui aurait compris la vie. Ma mère, qui avait courageusement payer mes dépenses et mes errances durant ces années, trouva finalement que le cégep ne valait pas Walmart et elle cessa ses émoluments. J'ai paniqué un peu, car je n'étais pas habitué à travailler et la philosophie ne m'avait pas préparé à devoir subvenir à mes besoins.

Par fierté et bravade, je suis resté à Drummondville, mais j'ai dû accepter d'effectuer des boulots minables pour montrer à ma mère qu'elle n'avait pas investi son argent inutilement et que je pouvais maintenant faire un homme de moi. Bizarrement, je

trouvais que les boulots, qu'on me proposait, avaient peu de sens et, pendant trois ans, j'ai mangé de la m...isère. C'était peut-être ça le sens de la vie après tout, souffrir aide à conscientiser. N'ayant pas l'âme d'un missionnaire et étant rendu au bout du rouleau, j'étais prêt à retourner chez ma mère lorsque j'ai eu la chance, oui oui la chance, d'obtenir un emploi chez Reno-Bré. Enfin, j'étais dans mon élément. Donc à vingt-cinq ans, je devins préposé à la clientèle. Belle job, où l'on fait semblant de lire pour intéresser les clients, même si ça ne marche pas souvent; en fait, durant les trois années où j'ai « œuvré » là à essayer d'intéresser des gens à la lecture sérieuse, j'ai vendu plus de revues de décorations et des babioles que des livres favorisant la croissance personnelle; à croire qu'il n'y avait que moi qui s'adaptait difficilement à la vie. Bouffer du superficiel jusqu'à s'en rendre malade; ça semblait être ça le sens de la vie pour plusieurs personnes; en tous cas, moi, j'avais eu ma dose et maintenant, plus lucide, je désespérais.

En parlant d'adaptation, vous voyez que la vie ne m'a pas épargné, même si on a déjà vu pire, j'en conviens; cependant lorsqu'on doit s'adapter, ce n'est jamais facile. J'ai fait des ajustements importants et personnels lorsque j'ai dû quitter le cégep, me trouver un emploi et laisser mes copains de beuveries. En outre, quelques mois après mon entrée fracassante sur le marché du travail, mon père a décroché, il devait être mal ajusté. Il a été inculpé de fraudes et ma mère en a profité pour le laisser; vous voyez comment la vie peut être injuste parfois. Cependant, certains disaient que ma mère s'était enfin ouvert les yeux et c'est pour cela qu'elle ne voulait plus le voir.

Je n'en voulais pas à mon père d'avoir passé son temps à l'extérieur de la maison car ses pérégrinations, pour améliorer son sort et probablement aussi le nôtre, étaient importantes et nécessitaient tout son temps, alors que ma mère faisait facilement de l'argent à travailler chez Walmart, même s'il faut dire qu'elle n'en faisait pas beaucoup.

Pour ma sœur, la vie a été plus facile; elle a continué à bénéficier des largesses de ma mère alors que moi, j'en ai été privées, dès la fin de mon cégep. J'avais pressenti les intentions de ma mère dès le début de ma quatrième année de cégep, alors j'ai étudié fort, lors de ma cinquième année, pour obtenir mon fameux diplôme de philosophie, qui malheureusement ne donna rien. Ma chère sœur, elle, a choisi intelligemment de faire son cégep à Saurel, ce qui a coûté moins cher et, vu les belles notes que les professeurs de Saurel attribuent facilement, elle a été acceptée à l'université Laval à Québec, en médecine. Ma mère, pensant à sa vieillesse, continue à investir dans l'avenir de sa fille, qui ne devrait pas avoir de problème à se nourrir, une fois ses études terminées.

Me voilà maintenant, sans emploi et, par la force des choses, de retour à Saurel auprès de ma chère mère. J'étais le bienvenue en autant que je cherche un emploi et que je sorte les poubelles. Je suis comme l'homme de la maison car ma mère a refusé les excuses de mon père, disant ne plus croire en ses promesses, malgré ses trois ans de

prison. Pourtant, on dit souvent que la prison est une bonne école, ou du moins qu'elle peut donner une bonne leçon, et qu'elle peut changer son homme. Face à cette incompréhension de ma mère, mon père est reparti à Montréal, où il compte refaire sa vie ou du moins tenter de se refaire.

Ma sœur ne semble pas s'inquiéter pour moi et elle poursuit ses études de médecine; elle n'a que vingt-cinq ans et elle a déjà un homme dans sa vie. Un gars tranquille, sans ambition et qui travaille en informatique. Elle a choisi, je crois, un gars qui ne lui occasionnera pas trop de désagréments et qui est sans surprise; elle a besoin de garder sa concentration pour la médecine et elle a certainement été traumatisée par la « débrouillardise » de mon père. Elle ne prend pas de chance car elle ne veut pas finir comme notre mère, qui dit avoir été manipulée par mon père. Belle famille hein!!

Pour moi, l'avenir est prometteur ou du moins, il ne peut qu'être meilleur car ma mère semble maintenant accepter ma situation de chercheur d'emploi et, surtout, parce que je viens de rencontrer une fille. Elle s'appelle Colette Bouchard, une étudiante en économie au cégep Limoilou, je cherche encore où il est situé. Elle est un peu jeune pour moi, car elle n'a que vingt-trois ans, mais elle semble assez mature; c'est du moins l'impression que j'en ai en regardant sa photo sur internet et à lisant ses courriels. Elle a accepté de me rencontrer pour le vrai dans un restaurant demain. Je n'ai pas informé ma mère de ce contact car elle paniquerait, même si, d'un autre côté, cela pourrait la rassurer concernant mon orientation sexuelle.

Après avoir fait le plein d'essence de ma vieille bagnole, héritée de mon père alors qu'il était en prison, je pars le cœur battant à l'aventure, même si je ne suis pas un gars très aventurier. Colette est pas pire, elle a un beau sourire et la charpente me plait. En outre, contrairement à ma sœur, elle rit facilement de mes farces. Après le repas, nous convenons de nous revoir la semaine prochaine, cette fois, à une activité organisée par les écologistes qui luttent contre un promoteur véreux, qui veut construire des appartements près d'un petit boisé à Montréal. En fait, aux yeux des écologistes, les promoteurs paraissent toujours véreux. L'écologie n'est pas ma tasse de thé, mais pour lui plaire, je fais l'économie d'une remarque qui pourrait être mal interprétée. Je crains que Colette ait cependant de la difficulté à concilier plus tard son apprentissage en économie et sa préoccupation en écologie. C'est le débat de ce siècle, vu nos craintes du réchauffement climatique.

Je suis sur un nuage lorsque je retourne à Saurel et dès mon arrivée, je me mets véritablement en recherche d'emploi, pas qu'avant je ne faisais rien, mais disons que j'y mets plus de cœur. J'informe ma mère, sans plus, que la semaine prochaine, je retournerai à Montréal et je vérifie son intérêt pour la sauvegarde des forêts. Ceci la rend suspicieuse et je dois alors lui dire que j'ai rencontré une personne qui s'intéresse à cette cause et que je participerai à une manifestation pacifique la semaine prochaine. Ma mère ne voit pas l'importance que j'aie à Montréal pour cela, mais elle est

contente que je m'intéresse en fait concrètement à quelques choses, si nous pouvons dire que l'écologie est quelque chose de concret et non une simple philosophie de vie.

Le bonheur ne vient jamais seul; un pigiste de notre journal local, Les Trois-Rives, vient de décéder d'un accident violent; la police se demande si c'est un règlement de compte ou un suicide. Il faut dire qu'à Saurel, il y a encore des relents associés aux Hells et que c'est parfois utile de leur attribuer les décès qui sont difficiles à élucider. Toujours est-il que j'ai été choisi pour remplacer le pigiste décédé. René Descartes, le propriétaire du journal, s'est dit impressionné par mon cursus où j'ai mis l'emphase sur mes capacités d'analyse, reliées à mes études en philosophie, et sur mes grandes connaissances, attribuées à mes lectures à la librairie Reno-Bré. Il a été impressionné car notre homme d'affaires ne possède qu'un secondaire 5, obtenu grâce à la clémence des professeurs à l'école secondaire de Saurel, durant son temps; quoiqu'aujourd'hui, la tradition semble se poursuivre.

La vie commence à vingt-huit ans; je demeure chez ma mère, qui est maintenant très fière de moi, vu que je viens de me trouver un petit emploi et que je montre de l'intérêt à certaines choses, même si ce n'est que l'écologie, croit-elle; vous vous n'êtes pas dupes et comprenez certainement que mon intérêt est de découvrir la géographie de Colette.

Le samedi suivant, je me lève tôt afin d'aller voir la belle et de me montrer à la hauteur de ses aspirations, en espérant aussi être au niveau de ses désirs. La journée se passe très bien et Colette me propose même d'aller souper chez elle. C'est au-delà de mes espérances et, croyant à des désirs inavouables de sa part, j'accepte avec empressement. Cependant lorsque nous arrivons chez elle, Colette me présente sa mère, qui est handicapée visuelle, et dont elle doit s'occuper un peu. En fait, elle m'avait caché qu'elle vivait avec sa mère. Je trouve qu'elle est passablement rusée ou assez hypocrite pour ne pas s'être compromise lorsque nous parlions de nos familles par internet; c'est vrai qu'on peut dire n'importe quoi à n'importe qui sur la toile. Par contre, je reste cool, car la fille semble s'intéresser à moi et que je la trouve de plus en plus mignonne et intéressante, peut-être parce qu'elle est encore à explorer.

Durant cette période intense de ma vie, Louise vit le parfait bonheur car elle vient d'être acceptée en internat à l'hôpital Hôtel-Dieu de Québec et qu'Éric a été engagé comme représentant de la compagnie « Pour y voir clair ». Une petite compagnie de Montréal qui offre un produit prometteur et pour lequel Éric offrira le service à la clientèle à partir de Québec, car le support s'effectue par internet.

Pendant que je me laisse apprivoiser par Colette, ma mère continue de travailler chez Walmart; en fait, elle en arrache encore pour payer les dépenses de ma sœur et m'aider parfois un peu, mais c'est la bonne mère. Roger Guertin, mon père, ne chôme pas non plus. Depuis qu'il a été congédié par ma mère, il a repris contact avec ses connaissances et ses amitiés illicites et il a réussi à monter une petite affaire, qui se présente bien et

qui semble prometteuse pour lui, tout en répondant à des besoins chez les handicapés visuels. Voulant possiblement se racheter auprès de nous, sa famille, il m'a informé de sa nouvelle compagnie et de son produit miracle, afin que je sois le premier à écrire sur cette avancée technologique, en espérant aussi que mon article lui fasse une bonne publicité.

Sa compagnie est « Pour y voir clair » et son produit est une pâle copie de la fameuse canne connectée d'une grande compagnie française. Sa publicité montre une personne, malvoyante, non malveillante, se promener en ville avec la fameuse canne. Cette canne, qui possède un capteur, envoie un message sonore à la personne, s'il y a un obstacle devant elle, et l'aide à retrouver son chemin grâce à un GPS intégré; en outre, la canne est équipée d'un système sonore permettant de la retrouver facilement. Cet outil a besoin d'être paramétré et la compagnie, « Pour y voir clair », offre le service de soutien à la clientèle. Roger a réussi à intéresser un industriel peu scrupuleux pour produire à bon marché ce produit, qu'il vendra passablement cher.

Voulant bien faire, j'ai vendu à Ginette Bouchard, la mère de ma copine Colette, l'idée de changer sa vieille canne contre une canne connectée; après avoir visité le site de la compagnie, Ginette, emballée par la publicité, a acheté ce produit. Vu les ratées de la canne et les difficultés de se faire rembourser, Ginette a finalement porté plainte à la Protection des Consommateurs. L'organisme a acheté une canne connectée, l'a testée et il l'a immédiatement déconnectée, si on peut dire. L'OPC a immédiatement porté plainte à la police pour publicité abusive et fraude. Mon père se débat encore contre le système judiciaire, qui semble vouloir lui faire un mauvais parti et en faire un exemple à ne pas suivre. Dans sa chute, Roger a entraîné son représentant de Québec et le couple de ma sœur, Louise, a volé en éclats. La vie a parfois des bons moments.

Malgré que j'aie été de bonne foi, en proposant à Ginette d'essayer la canne connectée, Colette m'a rapidement débranché et je me retrouve maintenant seul. Une chance que j'ai encore mon emploi au journal et que ma mère ne m'a pas mis dehors. Cependant, Louise, qui est très agressive contre notre père, laisse aussi déteindre son humeur sur moi, probablement parce que je ne suis qu'un homme. Je me trouve quand même chanceux d'être fait aussi fort, sinon je n'aurais pas donné cher de ma peau. La vie n'est pas toujours rose, vous savez.

3

Pour chasser la routine qui commence à s'installer dans ma vie, je décide alors de répondre à une invitation de la ville de Saurel, qui demande des propositions d'activités pour souligner son 375^{ième} anniversaire de fondation. Ma proposition est simple; elle consiste à organiser une course aux trésors dans les îles de Saurel. À ma grande surprise, je reçois une « convocation » du maire, notre honorable Alain Michaud. Ce dernier trouve l'idée très emballante et demande ma collaboration et celle du journal afin de

mousser l'idée de la course aux trésors. Monsieur le maire, qui n'est pas maire par hasard, me propose aussi de monter un dossier qui inviterait le gouvernement du Québec à investir dans cette activité commémorative de notre anniversaire; en outre, il voudrait que le projet attire la population extérieure de Saurel, afin que les hôtels et les restaurants puissent en profiter; un bon maire qui pense à sa ville quoi!!

C'est bien beau ça, mais la réalisation d'une idée aussi géniale ne se fait pas sans heurts, ni même sans embellissement de la réalité. En fait, notre maire, qui est un peu notre père, me nomme chef d'une équipe qui verra à la concrétisation de cette activité, en autant que j'accepte de dévier de certains principes moraux rigides.

Le maire ne le sait pas, mais avec mon paternel, j'ai déjà développé un certain savoir et quant aux principes moraux, la société m'a graduellement déçu et alors convaincu que si le gouvernement nous vole, on peut aussi lui soutirer des subventions, en gonflant nos besoins ou les retombées économiques de nos projets. Les philosophes diraient que nous sommes revenus à la loi où œil pour œil et dents pour dents prédominaient, après nous être laissés écarter par l'idée qu'il était méritoire de présenter l'autre joue, suite à une première gifle. La vie ne nous fait pas de cadeaux et il faut se battre pour réussir; alors j'ai décidé de mettre mes talents, jusqu'ici inexploités, au service de notre belle ville de Saurel.

Saurel, une ville laissée pour compte par le gouvernement du Québec qui fait la sourde oreille à nos demandes de prolongement de l'autoroute 30 jusqu'à Trois-Rivières et qui nous force à traverser le fleuve sur des semblants de radeaux, au lieu de nous construire un pont qui permettrait de désenclaver notre ville. Comme vous voyez, les motifs importants ne manquent pas d'obtenir du gouvernement ce qu'il nous refuse depuis longtemps. Les refus gouvernementaux semblent malhonnêtement liés au fait que les gens de Saurel sont encore fidèles aux Patriotes et ont tendance à voter du mauvais bord. Maintenant que ma conscience est plus tranquille, je me sens prêt à mettre sur pied ma fameuse course aux trésors.

Cette nuit, j'ai commencé à élaborer un plan, pas très catholique il faut bien le dire, mais qui s'en offense aujourd'hui. Après l'avoir partagé sommairement avec le maire ce matin, Alain Michaud me donne carte blanche et même deux zigotos, qui se tournaient les pouces à la voirie. Mes deux subalternes sont Jean-Charles Dupuis, trente-cinq ans, fainéant de longues dates, car il travaille pour la ville depuis quinze ans. Mon sous-chef est un motard converti du nom de Marc-André Desjardins, dit Dans le Champs, il a quarante ans, et il a fait un peu de prison pour trafic de drogue; il devait nourrir sa famille, dit-il. Ah oui, j'oubliais de vous dire que nous sommes en octobre 2016 et que notre maire voudrait réaliser cette activité en août 2017. Mes gars, qui ne sont pas des planificateurs, imaginent qu'on a beaucoup de temps et qu'ils peuvent continuer à se traîner les pieds; cependant, si tu veux réussir aujourd'hui et faire de grandes choses, il faut que tu lèves de bonne heure. Jean-Charles trouve cela un peu moins drôle de devoir travailler, alors que Marc-André est tout emballé par le fait qu'on pourra et

devra magouiller un peu pour réussir. En fait pour réussir notre « coup », il faudra des alliés qui croient aussi que la ville de Saurel mérite mieux que ce qu'elle a reçu jusqu'ici, et que pour obtenir ce qui nous est dû, il arrive que l'on doive prendre, et non seulement demander. Comme vous voyez les principes moraux sont à géométrie variable.

4

Pendant que Jean-Charles fait du ménage dans notre hangar, transformé en centre d'opérations, Marc-André et moi préparons les documents attestant que le maire supporte nos contacts et qu'il demande la collaboration des commerçants, industries et organismes, afin de mener à bien notre projet. Je commence à planifier les différentes étapes, lorsque je constate que je suis en train de perdre mon sous-chef qui aime surtout l'action. Armé de son sauve-conduits et du croquis que je lui remis des pièces à fabriquer, j'envoie Marc-André remplir sa première mission. Pendant que Marc-André se rend voir un vieux pot à Saurel Forge, je contacte le responsable des fouilles archéologiques qui ont eu lieu à l'embouchure du Richelieu, afin d'y trouver le vieux fort de Saurel. Je m'introduis alors auprès de Michel Lacasse, professeur au cégep de Saurel, c'est lui qui a supervisé les fouilles à l'automne 2015 et au printemps 2016. Lui et ses élèves ont trouvé quelques pointes de flèches, des bouts de vieilles pipes et des morceaux de porcelaine. En fait, des choses complètement inutiles pour la société actuelle. Même s'il est un peu perdu, ce professeur n'est pas un ahuri et il comprend l'essence du projet ou du moins son importance. Il accepte alors d'écrire un article disant que ses recherches indiquent, qu'entre 1770 et 1790, il y a des bateaux de la British Royal Navy qui ont sillonné le Richelieu ainsi que le fleuve St-Laurent. Des analyses sont actuellement en cours pour déterminer si, parmi les restes d'objets découverts dans les fouilles, certains morceaux auraient appartenu à la British Royal Navy. Je suis persuadé qu'avec un peu d'encouragement, il en trouvera.

De retour au hangar, je constate que Marc-André est déjà de retour; il semble que ses démarches ont été fructueuses et que son ami Normand, qui est contremaître, trouve l'idée de fabriquer des pièces pour faire courir le monde, tout à fait normale, en autant que la supercherie ne lui occasionne pas de problème.

Pour souligner nos premières démarches fructueuses, je demande à Jean-Charles de se lever et de nous ouvrir une bière, gracieuseté du patron. Tout en prenant notre deuxième bière, nous nous entendons pour que Marc-André aille voir demain son ami contremaître et lui passe la commande pour deux mille pièces, de la grosseur d'un dollar et à l'effigie du roi George III, qui gouvernait l'Angleterre durant cette période. Je me demande si Marc-André a déjà joué dans la fausse monnaie, car il apporte des spécifications afin que les pièces ressemblent à des pièces de l'époque, qui auraient été enlées depuis plus de deux siècles.

Les démarches de Marc-André sont encore couronnées de succès et son ami dit qu'il pourra produire ses pièces d'ici la fin janvier 2017, et cela, sans éveiller la suspicion des dirigeants de l'entreprise.

Deux semaines après ma visite au professeur-chercheur, Michel Lacasse m'envoie son article que je publie dans notre journal local, Les Trois-Rives. Malgré que ce ne soit pas une revue scientifique, le fait que Michel Lacasse ait été subventionné par le ministère du Patrimoine pour effectuer ses fouilles, confère à son article un esprit d'authenticité, sinon de vérité probable.

Encouragé par la morale élastique de nos collaborateurs, j'invente de toutes pièces, un article qui fait le compte-rendu d'un bateau de la British Royal Navy qui aurait été attaqué par des Patriotes en 1777, alors que le bateau quittait le Richelieu pour se rendre à Trois-Rivières; le bateau qui était en feu lorsqu'il a traversé les îles de Saurel, aurait perdu, dans les eaux entourant ces îles, un fabuleux trésor composé de pièces de monnaie, la plupart en fonte, mais certaines en argent et plusieurs en or, à l'effigie du roi d'Angleterre. Le navire enflammé se serait complètement consumé dans le lac St-Pierre, ne laissant aucune trace de sa présence.

Ma mère est très fière de moi, ma sœur commence à me jalouser et mon père rit dans sa barbe.

Petit journaliste, n'ayant pas la réputation du professeur-chercheur, j'ai dû faire valider mon article par la société historique de Saurel, qui a accepté de l'entériner afin de ne pas perdre la subvention qu'elle reçoit de la ville. En outre, la probabilité que cela se soit vraiment produit était non nulle, donc possible et même probable, en fin de compte.

Avec l'article du professeur, Michel Lacasse, avec l'approbation de la société historique de Saurel concernant mon article et avec une lettre du maire, je me sentais bien outillé, sinon armé, afin de convaincre le ministère du Patrimoine de subventionner notre projet, que nous voulions proposer à la population en août 2017. Après deux mois d'attente interminable, mais semble-t-il normale, le ministère du Patrimoine confirme qu'il accepte de fournir à la ville la somme de cent mille dollars pour organiser cette fameuse course aux trésors, qui devrait attirer bien des gens à Saurel en août 2017. Ricky Lachance, fonctionnaire depuis plus de vingt ans, est devenu notre interlocuteur au ministère et aussi un peu notre superviseur; du moins le ministère l'entendait-il comme ça.

Donc dès janvier 2017, nous avons fait parvenir dans les journaux provinciaux la rumeur, ou plutôt, l'information concernant le passage de ce bateau dans les îles de Saurel. Notre article a suscité beaucoup d'intérêt auprès des gens et conséquemment des compléments d'informations auprès de la ville. Étant chef d'équipe, c'est moi qui a répondu aux personnes et organismes intéressés, en précisant que la ville de Saurel

effectueraient au printemps certaines explorations dans les îles, afin de confirmer la nouvelle d'un trésor perdu ou d'en faire taire la rumeur.

De mi-janvier à la mi-mars, nous n'avons pas chômé. L'argent du ministère est arrivé en janvier ainsi que les deux milles pièces de monnaie du bon roi George III. Normand, notre « collaborateur » à Saurel Forge a fait un travail exceptionnel; les pièces sont en fait toutes composées de fonte. Pour se montrer important, Normand a précisé à mon sous-chef que la fonte contient plus de carbone que le fer et est alors un métal plus léger; cela n'a pas ébranlé Marc-André qui en a vu d'autres. En fait, le véritable défi de Normand a été d'amalgamer de l'argent à certaines pièces et de recouvrir aussi une centaine de pièces par de l'or. Pour lui éviter des problèmes à l'usine, nous avons remis à Normand dix mille dollars afin de couvrir le coût du métal et aussi un peu pour acheter son silence. C'est là qu'on voit l'utilité de Marc-André et son expérience des affaires.

Après avoir vérifié la qualité des pièces et très satisfait de nos démarches, Alain Michaud, notre maire, a mis à notre disposition un bateau et deux hommes-grenouilles qui auront maintenant la délicate tâche d'enfouir, pas trop profond quand même, les dites pièces à l'entour des îles. Le travail doit s'effectuer de nuit afin d'éviter que des mauvaises langues révèlent notre opération. Je ne sais pas trop comment ces plongeurs ont fait cela, car je ne voulais pas me mouiller, mais il semble que presque toutes les pièces ont été enfouies, en laissant quelques-unes à la vue de plongeurs néophytes. Les pièces recouvertes d'or et d'argent ont été...recouvertes. À la fin mars, cette étape avait été complétée avec brio et même une petite vidéo, mise sur YouTube, a montré qu'un plongeur avait découvert une pièce de monnaie datant probablement des années 1770 à l'effigie d'un roi qui semblait être George III.

Vu cette découverte inespérée par un de nos plongeurs, nous avons alors créé un site internet expliquant cette découverte et stipulant que la ville de Saurel était à organiser une course aux trésors que nous voulions tenir en août. Notre site, qui était associé au site officiel de la ville par un lien direct, informa les gens des spécificités de ce projet. Tout d'abord, cette recherche s'adresse aux plongeurs privés qui possèdent une petite embarcation; si le plongeur n'a pas de chaloupe, la ville pourra le transporter, à l'île désirée, grâce à un service de navette payante. Le coût d'inscription est de cent dollars seulement pour les deux semaines du concours et le nombre d'inscriptions, en ligne, est limité à mille participants. Les prix sont en fonction de prises, en ce sens, que la moitié des pièces découvertes par un plongeur lui est remise. La période d'inscription était ouverte durant le mois d'avril.

Je me disais que si nous atteignons ce nombre, nous récolterions cent mille dollars avant même de commencer; en fait, les plongeurs devront aussi déboursier un peu pour la descente de leur chaloupe, pour leurs repas et hébergement, je présume, à moins d'apporter toujours leur lunch et de demeurer près de Saurel.

Déjà à la mi-avril, nous avons cinq cents inscriptions et les demandes d'informations continuaient de fuser. Nous avons dû réveiller quelques fonctionnaires de la ville et leur demander de venir nous prêter main forte. À la fin avril, nous avons cessé les inscriptions, vu que nous avons atteint le chiffre magique; il s'est ajouté un petit extra de dix pourcents, pour augmenter notre rendement, sans que cela dilue vraiment les chances d'un plongeur de devenir...riche.

Une fois cette étape complétée, les hôtels ont commencé à augmenter le prix de leurs chambres, les restaurateurs ont préparé des menus spéciaux pour nos invités qui ne tarderaient pas à envahir notre ville. La ville a créé certains stationnements payants pour l'occasion et plusieurs commerçants ont demandé des permis spécifiques afin de pouvoir vendre leurs produits aux abords du fleuve et même sur certaines îles. Donc entre les mois de mai et juillet, la ville s'est transformée énormément, chacun y allant de ses productions, publicités et présentations, etc. Les journaux locaux et notre radio ont invité la population de Saurel à inciter leurs familles et amis à venir participer à ce grand happening; les télévisions en ont même fait échos. Pour compléter l'assiette offerte aux plongeurs, nous avons répandu aussi, dans les eaux, quelques débris de poterie, que nous avons sortis de nos greniers; c'est payant le recyclage parfois.

Au début du mois d'août, une équipe de bénévoles, fonctionnaires qui ne faisaient presque rien, a été mise sur pied afin de superviser les trouvailles et remettre aux plongeurs leur dû. La chasse, la course, sera en branle du sept août au vingt et un août. Dès le premier août, les campings étaient pleins et les hôtels ont dû refuser des demandes pour les deux semaines du concours. Vu ce débordement, le maire a autorisé que de simples citoyens puissent louer des chambres, en autant que ces citoyens demandent un permis qui, croyez-le ou non, était gratuit. De plus, les résidents ont pu aussi transporter, moyennement pièces, les intrépides chercheurs de trésors. Comme on voit, notre maire, en plus d'être un homme d'action, a le tour de se faire des amis.

5

Donc le sept août, il y avait autant de monde en ville que lors du Festival de la Gibelotte et le spectacle venait cette fois de participants qui ont payé et non d'artistes gâtés, qui veulent obtenir le maximum de la population en leur en donnant le minimum. Vous avez compris qu'ici, c'était un peu le contraire et que, pour une fois, la population de Saurel en sortirait gagnante, plus riche ou du moins grandie de cette expérience. L'heure de départ pour la recherche était à six heures et le retour ne devait pas dépasser dix-huit heures afin que nous, les organisateurs, puissions garder un œil sur notre investissement; en outre, cela permettait aux commerçants de profiter de tous ces touristes affamés de découvertes et de nouveautés.

La première journée, deux cent huit pièces furent découvertes, dont cinq étaient recouvertes d'argent et trois d'un mince film d'or. En outre, quelques pièces de poterie

alimentaient aussi la table des découvreurs. À ce rythme, nous savions qu'au bout d'une semaine, la récolte serait terminée. Nous avons alors contacté, notre contremaitre à Saurel Forge, afin de renouveler notre commande de pièces; vu l'urgence de la situation, la direction a été mise au courant et elle nous a supporté, moyennement une certaine contribution de notre part; en fait, nous avons donné dix mille dollars à Normand pour la fabrication des premières pièces et maintenant, la compagnie et Normand nous demandaient vingt mille dollars; étant pris à la gorge, nous avons payé. Deux jours après, les nouvelles pièces étaient disponibles et pour les répandre dans les îles, nous avons fait affaire avec la garde côtière, qui veillait déjà à ce que les îles soient libres après dix-huit heures. L'épandage, à travers les eaux entourant les cent-une îles, a coûté cinq mille dollars et a été fait en une seule nuit. La chasse aux trésors pu se poursuivre et tout le monde était content; en effet, les valeureux plongeurs découvraient et les commerçants récoltaient.

Saurel et ses îles étaient finalement sur la carte. Cependant, d'autres villes, envieuses, ont envoyé des observateurs afin de voir si elles pouvaient reproduire cette activité une autre année; d'autres aussi, par simple jalousie, ont commencé à mettre en doute, la véracité de nos avancés sur les pièces trouvées. Malgré le beau travail de notre artiste Normand, la supercherie, quant à la fabrication des pièces, fut rapidement découverte. En effet, même si l'apparence était à s'y tromper, l'analyse poussée des pièces révéla une date de fabrication toute récente et une composition différente des pièces conservées dans les musées. Alors dès le onze août, le maire et moi, avons réuni toutes personnes intéressées à une séance très spéciale.

Dans un mea culpa, digne des grandes envolées théâtrales, Alain Michaud, notre maire, a reconnu que les pièces étaient fausses et en compensation, il a proposé aux chercheurs de trésors de leur remettre dix dollars par pièces factices rapportées; en outre la ville offrait de rembourser les frais d'hébergement déjà encourus et de couvrir la moitié des frais d'hébergement pour les personnes qui voudraient poursuivre le concours, car la ville offrait maintenant des prix de cinq, trois et deux mille dollars aux trois personnes qui auront récoltés le plus de pièces.

La majorité des chercheurs-vacanciers ont accepté la repentante offre de la ville mais certains, qui n'entendaient pas à rire, ont dit qu'ils voulaient tenter un recours collectif contre la ville et ses nouveaux Hells. La dernière semaine du concours fût désastreuse, l'ambiance était à la méfiance et la température fut exécrationnelle. En bref, plusieurs chercheurs ont pris de vacances aux frais de la ville qui s'est endettée énormément.

Deux ans plus tard, la ville doit encore faire face à un recours collectif et il faudra vraisemblablement déboursier énormément pour cette méprise. Le maire se faisait de

plus en plus petit et de moins en moins visible; il renonça à se représenter alors que moi, qui avait proposé une simple idée d'activité, fut prié de prendre les rênes de la ville après que mon nom, comme instigateur d'un projet qui devait devenir la plus grande arnaque de ce genre, fût officiellement inscrit dans le livre des Records Guinness.

En passant, pendant les moments difficiles de cette aventure, ma sœur ne s'est pas pointée, ma mère s'est cachée et mon père se débattait encore contre les tribunaux. Maintenant que je suis quelqu'un, dont l'imagination et la débrouillardise ont été reconnues, ma sœur s'est pointée, ma mère est sortie de sa cachette et mon père aimerait bien que je l'aide à se sortir de son impasse. Qu'est-ce que ces petites variations dans les relations familiales face aux importants défis à relever pour la ville, me dis-je?

Croyant en la relève à Saurel, j'ai alors profité de ma nouvelle et grande notoriété afin d'inciter les jeunes à venir s'établir à Saurel. Le nouveau slogan de la ville est d'ailleurs: vivre à Saurel, un défi à rencontrer et une aventure palpitante; n'ayez craintes... nous réussirons. Évidemment, je n'ai pas spécifié qui réussirait quoi, mais l'idée était là, une nouvelle philosophie qui donne du sens à la vie.

Nouvelle écrite en janvier 2016.

